

La fonction de l'écriture chez les sujets traumatisés¹

Anne-Marie MORMIN, Psychanalyste

Notre propos s'appuie sur notre expérience clinique des sujets traumatisés, et s'inscrit dans une recherche du sens du discours de ces mêmes sujets. Nous avons été amenés à nous référer à l'expérience concentrationnaire des sujets déportés, ce qui nous a conduits à la quête du sens de l'écriture comme modalité compensatoire.

Le traumatisme est l'événement brut, a symbolisable, qui produit un effet de « choc ». Rupture de la chaîne signifiante, effraction du schème aperceptif (conception du monde à partir de laquelle le sujet peut s'impliquer, ordonnancement du monde qui permet le sentiment de sécurité) qui provoquent la perte de sens : tout le sens conféré jusqu'alors à l'existence se trouve modifié et tout ce sur quoi s'appuyait le sujet devient inopérant. L'événement traumatique est confrontation avec le réel brut de la mort, expérience mortifère (vécu de néantisation) par nature a -conceptuelle.

Nous évoquerons ici le traumatisme des sujets déportés. La vie concentrationnaire est un processus brutal de déshumanisation qui saisit le sujet dans le cours de son existence et le ramène à un déroulement régressif, de l'existence à la survie.

La vie concentrationnaire vidée de tout sens, ne vise qu'à la néantisation de l'individu ; la faillite du Gemeinschaftsgefühl vient de l'effraction même de celui-ci par l'autre, perversi au lieu-même qui le fonde, l'altérité.

« Expérience » déshumanisante, désobjectivante, pour certains écrire lorsque l'horreur ne peut se dire. La trace écrite, peut-elle restaurer une position subjective, ramener au sens de l'existence qui n'est que celui de vivre en commun.

La trace écrite permet également la mémoire, comme dépositaire d'une mémoire collective.

L'existence

L'existence est le mode d'être spécifique à l'homme, qui lui permet de dépasser sa condition d'étant ; l'être de l'étant lui confère sa teneur, sa consistance, sa réalité. L'existence permet d'attribuer à l'être le sens du devenir : « le lieu de révélation de la différence ontologique est le Dasein » (Encyclopédie de la philosophie, p554).

L'existence, comprend la conscience de soi et le désir d'accomplissement au sein d'une communauté d'hommes. S'accomplir, c'est donner un sens à sa vie. G. Enos² nous dit que donner un sens à sa vie « c'est se situer dans une perspective optimiste », c'est-à-dire donner une direction à sa vie, être tourné vers l'avenir, le « projet ». Construire un projet nécessite d'assumer son passé, de l'intégrer à son présent, de lui donner sens « Le passé est la mémoire de l'avenir » P. Valéry.

Donner un sens à sa vie, c'est être dans l'accomplissement de ses potentialités, exprimer son être, dépasser les problèmes vitaux, affronter les difficultés existentielles, « Etre dans l'impatience du lendemain » P. Valéry

Le sens est induit par la capacité du sujet à s'engager et se situer dans la responsabilité.

Le temps est ce qui nous permet d'être. L'attente de ce qui va être nous autorise à déployer notre projet, à exercer notre liberté, c'est notre dimension créatrice. Le présent en devenir- sorte d'éternité- est une forme de stabilité. H. Bergson nous dit « L'avenir est là et il nous appelle. »

Contrairement à l'existence, la survie se réduit aux besoins vitaux physiologiques, et aux pulsions archaïques orientées uniquement pour celle-ci. La survie comprend l'infériorité et l'insécurité dans sa plus haute intensité, la lutte pour sa propre préservation, sans intégration de l'altérité, elle se situe dans l'état de nature.

L'infériorité de l'homme dans un environnement hostile l'a conduit à se regrouper, créant ainsi des conditions plus favorables à sa survie.

¹ In Les Actes de l'Université J. Luquet, 2009

² Georges ENOS Café philo du 4 avril 2009, Le sens de la vie

Le passage de la survie à l'existence, s'est opéré par la complexification du psychisme, l'évolution de la conscience et l'intégration de l'altérité, parallèlement à l'évolution de l'organisation sociétale, fondant ainsi le *Gemeinschaftsgefühl*, sentiment d'appartenance à la communauté humaine.

Selon S.WEIL, ce qui lie les êtres humains, c'est l'obligation : « l'objet de l'obligation, dans le domaine des choses humaines, est toujours l'être humain comme tel. Il y a obligation envers tout être humain, du seul fait qu'il est un être humain, sans qu'aucune autre condition ait à intervenir, et quand même lui n'en reconnaîtrait aucune » in *L'enracinement*, p11.

Simone WEIL dans *L'Enracinement* a recensé les besoins vitaux de l'âme :

- La liberté : « nourriture indispensable à l'âme humaine », elle s'oppose au déterminisme, la liberté est « la possibilité de choix », même limitée par les règles, elle doit-être totale dans la conscience ;
- La responsabilité : qui confère « le sentiment d'être utile, même indispensable », avec l'intérêt pour l'autre et l'engagement envers l'autre ;
- L'égalité : « reconnaissance publique (...) d'une même quantité de respect et d'égards » ; une « Egalité d'espoir ».
- La sécurité : la peur, la terreur entraînent une « semi paralysie de l'âme ». l'insécurité conduit à l'écrasement du sujet par un sentiment de fatalité.

La vérité : « le besoin de vérité est plus sacré qu'aucun autre. (...) La vérité comme force agissante. (...) Désirer la vérité, c'est désirer un contact direct avec la réalité.» (p319) Nous ne pouvons manquer d'évoquer ici le sixième axiome de la philosophie d'Adler, la loi de la vérité absolue : « *Il s'agit d'une norme fictive destinée à régir la conduite de l'individu en assurant un équilibre optimal entre les exigences de la communauté et celles de l'individu, en d'autres termes entre le sentiment communautaire et la légitime affirmation de soi. L'individu qui conforme sa conduite à cet idéal est dans la vérité absolue, c'est-à-dire qu'il se conforme à la logique de la vie en société.* » Ellenberger, p633.

L'enracinement : « Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence dans une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiment d'avenir. » (p 61)

Selon S.WEIL, la mission de la collectivité est d' « assurer à travers le présent une liaison entre le passé et l'avenir » (p 129).

L'enracinement n'est autre que le *Gemeinschaftsgefühl* adlérien, sentiment d'appartenance à la communauté humaine. Le sentiment d'appartenance communautaire *Gemeinschaftsgefühl*, est ce qui donne sens à la vie, selon Adlerⁱ « Le sentiment social donne à chacun une sensation de sécurité qui représente pour lui le principal appui dans la vie » Adler in *Le sens de la vie*, p150

Processus de déconstruction du *Gemeinschaftsgefühl*

La vie concentrationnaire est la « perte du cadre de référence fondamental de l'existence ». Cette vie se déroule dans un mouvement régressif qui déconstruit les fondements de la vie psychique.

L'expérience concentrationnaire est déconstruction du temps par un processus de retournement ou la mort n'est plus intégrée à la vie mais la vie est dans la mort. La mort est le présent, l'actualité de l'individu qui vit chaque jour, chaque instant, sa mort, annulant ainsi la conjugaison du passé, du présent et de l'avenir.

« Une idée m'est venue soudain (...) La sensation soudaine, très forte de ne pas avoir échappé à la mort, mais de l'avoir traversée. D'avoir été, plutôt, traversé par elle. De l'avoir vécue, en quelque sorte. (...) Car je n'avais pas survécu à la mort, je ne l'avais pas évitée. Je n'y avais pas échappé. Je l'avais parcouru d'un bout à l'autre. » J.Semprun, *L'écriture ou la vie*, p27

La vie concentrationnaire est déprivation absolue de tout ce qui a fait advenir sujet, des « besoins fondamentaux de l'âme » (S.Weil), perte d'attachement, de lien, de reconnaissance. La déprivation et ses effets annihilant sont identiques à la déprivation du nourrisson : insécurité, perte d'intégrité, rupture du sentiment de soi et du sentiment de continuité d'existence. Ajoutés à la privation des besoins physiologiques élémentaires, le sujet est ramené à sa survie.

La désarticulation de l'altérité s'opère par un déni d'identité « Punir l'autre parce qu'il est autre » (P. Levi, Le devoir de mémoire, p33) qui trouve son prolongement dans un déni d'existence : l'autre ne veut que ma propre mort.

Privation, interdictions, humiliation, perversion du sens commun ne visent qu'à l'anéantissement psychique du sujet par dépossession :

- Dépossession d'une identité
- Dépossession d'un territoire
- Dépossession de la pensée
- Dépossession de la langue.
- Dépossession de la mémoire d'un peuple qui anéantit la transmission. Rupture de continuité de l'histoire.

La perte d'identité s'opère du lieu même qui le constitue : le regard, dans sa fonction miroir narcissisante. Le regard, lieu premier de ma reconnaissance et de ma différence, ne me réfléchit plus, regard perdu sur soi-même :

« Depuis deux ans, je vivais sans visage. Nul miroir, à Buchenwald. Je voyais mon corps, sa maigreur croissante, une fois par semaine aux douches. Pas de visage sur ce corps dérisoire. » J.Semprun, p 13
Regard du SS interdit, œil « chargé de haine » : « Il y avait aussi les SS, sans doute. (...) ils (leurs regards) étaient loin : massifs, au-dessus, au-delà. Nos regards ne pouvaient pas se croiser. Ils passaient, affairés, arrogants, se détachant sur le ciel pâle de Buchenwald où flottait la fumée du crématoire. » Le prisonnier devait avoir « L'œil dans le vague, ça valait mieux ; l'œil fixé sur le ciel où flotterait la fumée du crématoire, ça valait mieux » (p 38). Regard tourné vers la mort.

Regard des morts « Des dizaines d'yeux exorbités nous avaient regardés passer. Regardés sans nous voir. (...) Les yeux grands ouverts, écarquillés sur l'horreur du monde, les regards dilatés, impénétrables, accusateurs, étaient des yeux éteints, des regards morts. (...) La mort faisait la roue, déployant le feu d'artifice glacial de tous ces yeux ouverts sur l'envers du monde, sur le paysage infernal ». Ibid. p 41

Regard d'effroi des alliés: « Ils (les alliés) sont en face de moi, l'œil rond, et je me vois soudain dans ce regard d'effroi : leur épouvante ». Ibid. p 13

Le sujet est également exproprié de son identité par un processus de dé signification ; le tatouage, le marquage se substituent à la nomination, perversion du signe qui tait et qui tue le sujet, « confiscation d'identité ».

L'expulsion de la langue se réalise dans deux aspects :

1/L'effondrement des représentations et de la pensée

« Comment penser, on ne peut plus penser, c'est comme si on était déjà mort(...) Nous nous sentions hors du monde. » Primo Levi

La pensée selon Platon serait « dialogue de l'âme avec elle-même », penser c'est se parler ; alors, s'absenter de la pensée pour survivre. « L'hébétude » (P.Levi) permet la survie. On ne peut pas penser sa propre mort.

2/ La désarticulation de la langue par perversion du rapport signifiant/signifié.

Le langage qui ressort de la langue, privatif de l'homme, est fonction symbolique qui nous situe dans la culture, le langage est un instrument de la pensée bien qu'il la dépasse. Le langage est ce qui me représente, véhicule de communication, ce qui me lie à l'autre. Le langage est un système de significations avec ses règles, ses codes, le rapport signifiant/ signifié confère la signification.

L'utilisation perversie du langage conduit à une signification aléatoire, située dans une logique privée, où seuls quelques-uns (les bourreaux) en connaissent le code. J.Amery nous livre « Les mots étaient une réalité sensorielle mais en rien des signes interprétables ».

La langue perd ainsi sa valeur métaphorique et devient uniquement instrument, réduit au vocabulaire répétitif qui concerne la subsistance ou la mort (J.Amery).

La perte de la langue est le lien défait à sa racine ». J. Altounian

P. Levi nous dit que la première menace pour la survie à l'arrivée en camp, est l'impossibilité de communiquer dans sa langue. Le bannissement de la langue maternelle équivaut à la néantisation de la terre/mère, terre nourricière qui a bercé et nourri le petit d'homme.

La faillite du Gemeinschaftsgefühl advient également de la faillite du Gesellschaft, déni de justice, abolition de la loi, éviction du droit. Hors lieu, hors lien, hors temps, hors sujet, exclusion symbolique et réelle. Le sujet devient un « ayant-été ».

Expulsion du lieu d'enracinement, extraterritorialité géographique et psychique, expulsion de la langue maternelle par dépossession de la parole et de la pensée, la faillite du Gemeinschaftsgefühl, destitution de l'appartenance selon S.WEIL trouve son apogée dans la déportation.

« Résister c'est créer » (L. Aubrac)

L'écriture est une invite au partage, une adresse à autrui réinstallant le processus d'altérité par l'appel à un processus empathique, identificatoire: Que peux-tu reconnaître de moi, de ma souffrance ? Dans ce jeu de miroir, comparable à l'espace psychanalytique, il y aurait tentative de se réhabiliter Sujet.

L'avidité et l'urgence à dire, à écrire, s'entend comme besoin élémentaire de renouer avec autrui :

« Durant les premiers jours, nous avons été tous je pense, en proie à un véritable délire. Nous voulions parler, être entendus enfin. On nous dit que notre apparence physique était assez éloquente à elle seule. Mais nous revenions juste, nous ramenions avec nous notre mémoire, notre expérience toute vivante et nous éprouvions un désir frénétique de la dire telle quelle. » (R. Antelme, L'espèce humaine), « besoin de raconter aux autres, de les faire participer » P. Levi

La solitude serait-elle ainsi abolie ? Tentative de réenclencher les fondements du Gemeinschaftsgefühl.

L'écriture est trace et dans sa fonction compensatrice, peut être comprise comme processus psychique de réactivation de la trace première, empreinte du Gemeinschaftsgefühl occultée par l'empreinte traumatique. Ecrire, c'est « re-naître » à la langue qui n'est signifiante qu'en présence de l'autre. Ecrire pour se relier, pour inverser le processus de néantissement.

L'acte d'écriture peut constituer une possibilité d'élaboration et d'intégration du traumatisme , « Le champ de l'écriture (...) dé-porte le lieu de l'effraction traumatique dans le champ de la représentation ». La survivance, p 144

Ainsi, il œuvre à la réouverture d'un champ symbolique pour tenter d'exprimer ce qui ne l'est pas. Ecrire, c'est réinstaurer une intériorité, une place en dedans, restaurer l'espace psychique empiété, piétiné, l'espace qui permet de mettre à distance.

Ainsi, contenir le chaos, utiliser les symboles de la langue pour tenter de circonscrire l'asymbolisable du traumatisme. Sortir de la sidération traumatique, de la pétrification de la pensée. Par le travail d'écriture, le sujet redevient auteur et acteur de son histoire. Dépossédé de la langue, l'écriture vient après-coup tenter de restaurer pour le sujet, un sens forclos.

L'écriture permet le passage de l'éprouvé du vécu, quand la pensée a manqué, à la formulation et la formalisation ; elle permet de revenir dans la langue après le déni de signification.

En transitant par le langage écrit qui fait trace, l'inscription avère la vérité de l'inimaginable, l'inconcevable, l'incroyable.

« Comment nous résigner à ne pas tenter d'expliquer comment nous en étions venus là ? Nous y étions encore. A peine commençons – nous à raconter que nous suffoquions. A nous-mêmes, ce que nous avions à dire commençait alors à nous paraître inimaginable. » Ibid.

La vérité : peut se définir comme ce qui est dotée d'une forte réalité, comme conformité aux règles, comme cohérence. La vérité métaphysique serait le « vrai en soi et pour soi ». (Encyclopédie de la philosophie, p 1647). En grec, littéralement, vérité veut dire « Le fait de ne pas cacher » (aletheia). Selon Jaspers, elle serait « autorévélation de l'existence singulière, toute existence est sa propre vérité. » ibidem

La mutualité des rapports, la communauté de valeurs met en rapport la vérité des uns avec la vérité des autres.

Ecrire contre le déni, la suspicion d'irréalité, l'indifférence. Himmler déclarait que « la page glorieuse » des camps d'extermination devait rester à jamais « une page non écrite », « C'est le désaveu de l'entourage qui est à proprement traumatique » S. Ferenczi.

Ecrire pour transmettre sa vérité.

Mais la seule parole semble insuffisante, l'indicible ne souffre pas la parole « Nous voulions parler (...) Et dès les premiers jours cependant, il nous paraissait impossible de combler la distance que nous découvriions entre le langage et cette expérience » (R.Antelme).

L'écriture redouble la parole mais contrairement à celle –ci caractérisée par l'immédiateté et la proximité avec la pensée, lieu de création et d'élaboration, elle permet l'expression dans un écart. « Tout passage par l'écriture est une réorganisation du témoignage » (J. Semprun), c'est donc une récréation. « Se dire, c'est s'afficher au monde, c'est jouir de « l'être-là » G.Mormin

Le témoignage de l'expérience concentrationnaire ne peut se limiter à la « mimésis » (imitation du réel) mais doit passer par la sémosis, restitution figurée et métonymique, pour atteindre son objectif « C'est par l'art qu'on parvient à rendre la réalité ; c'est par la fiction qu'on atteint la vérité. »

J.Semprun

La réalité livrée brute serait insuffisante à évoquer, à décrire « la démesure » d'une telle expérience.

Selon Jakobson, « ce qui fait d'un message verbal une œuvre d'art » c'est la littéarité (ce qui est différent du message et de la seule fonction de communication). La littéarité comporte trois critères :

- Le rapport à la vérité ;
- L'invention d'une forme ;
- La visée universelle.

« Nommer l'innommable » (référence à P.Mertens, Ils ont nommé l'innommable), l'horreur, la barbarie après le massacre de la langue a nécessité d'inventer une écriture, une nouvelle forme littéraire « La littérature des camps ».

Pour conclure

Ecrire une dimension éthique

T.ADORNO, philosophe, en 1949, déclarait « Auschwitz réclame non le chant mais le silence ». « Après Auschwitz, écrire un poème est barbare ». Il craignait que la cruauté nazie, l'horreur, ne s'affadissent dans des récits aux procédés stylistiques lyriques. Pour beaucoup d'autres, écrire est un acte éthique qui dépasse « le simple témoignage au profit d'une réflexion sur l'homme et ses capacités », une restauration des valeurs qui donnent sens à l'existence en commun. (Le magazine littéraire, p 43)

Pour R.Antelme, il s'agit après l'expérience concentrationnaire de réaffirmer une « unité indivisible de l'espèce humaine », de ne pas exclure ou renvoyer les bourreaux à l'inhumanité.

Ecrire pour initier « à la connaissance profonde de l'humain » I.Kertesz, ou encore proclamer « la permanence des valeurs d'humanité, de fraternité, de dignité, leur capacité à s'opposer au déploiement funeste du mal absolu » J.Semprun

Ecrire pour éclairer l'homme afin qu'il s'oriente dans l'existence en toute conscience.

La conscience trouve sa garantie dans le temps (Bergson) « Je suis d'abord une mémoire qui me permet d'être une conscience » (France culture, 20/04/09, Les chemins de la connaissance « Le temps est-il notre malheur ? »).

Conscience (cum qui signifie avec et scientia), littéralement « accompagné de savoir », savoir sur soi et savoir sur le monde, savoir que nous pensons, que nous sentons, que nous agissons, seule condition d'exercice de notre liberté, « la conscience se définit essentiellement par le fait d'être lié » M. Sperber.

Bibliographie

S.Weil L'enracinement Folio essais, 1990

J.Altounian La survivance, Dunod, 2007

J.Semprun L'écriture ou la vie, Folio 1996

P.Levi le devoir de mémoire

Le Magazine littéraire, La littérature des camps, n° 438, janvier 2005